Document generated on 06/04/2025 5:58 a.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Tahar Ben Jelloun
La solitude, le temps qui passe, l'espoir

Francine Bordeleau

Number 40, June–July–August 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19808ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1990). Tahar Ben Jelloun : la solitude, le temps qui passe, l'espoir. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 44–46.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Tahar Ben Jelloun

La solitude, le temps qui passe, l'espoir

Après les fastes de** La nuit sacrée, **prix Goncourt en 1987, Tahar Ben Jelloun s'est tu. Il est revenu sur la scène littéraire au début de 1990 avec** Jour de silence à Tanger, **un bref récit étonnamment dépouillé. Nous avons rencontré l'écrivain marocain à Paris.

Ma première vraie expérience, mais pas la dernière et encore moins la pire, avec les subtilités du milieu de l'édition parisienne, s'appelle Anne-Marie Ferieux, ci-devant attachée de presse de Tahar Ben Jelloun. L'une de ses fonctions, dois-je me rendre à l'évidence, consiste à protéger des indésirables comme moi les écrivains qui, comme Ben Jelloun, ont acquis le statut de stars en bonne partie grâce au Goncourt. Elle m'accorde 30 minutes, pas une de plus, mais à la condition expresse que j'évite de mentionner l'existence de ***Jour de silence à Tanger***. Monsieur Ben Jelloun, me dit-elle en substance, ne veut pas expliquer pendant 107 ans un livre qui s'explique très bien tout seul pour peu que l'on se donne la peine de le lire.

Au jour J je galope, rue Jacob, vers l'édifice des éditions du Seuil. J'ai dix minutes de retard, il n'y a pas de bureau libre et Ben Jelloun doit faire un téléphone. La demi-heure tire à sa fin et c'est vraiment mal barré, comme ils disent dans l'Hexagone, d'autant qu'il ne faut pas être Einstein pour voir que ma disparition subite de ces lieux ne causerait aucun émoi. Mais Tahar Ben Jelloun, philosophe, doit savoir que la gloire est forcément accompagnée de sa rançon.

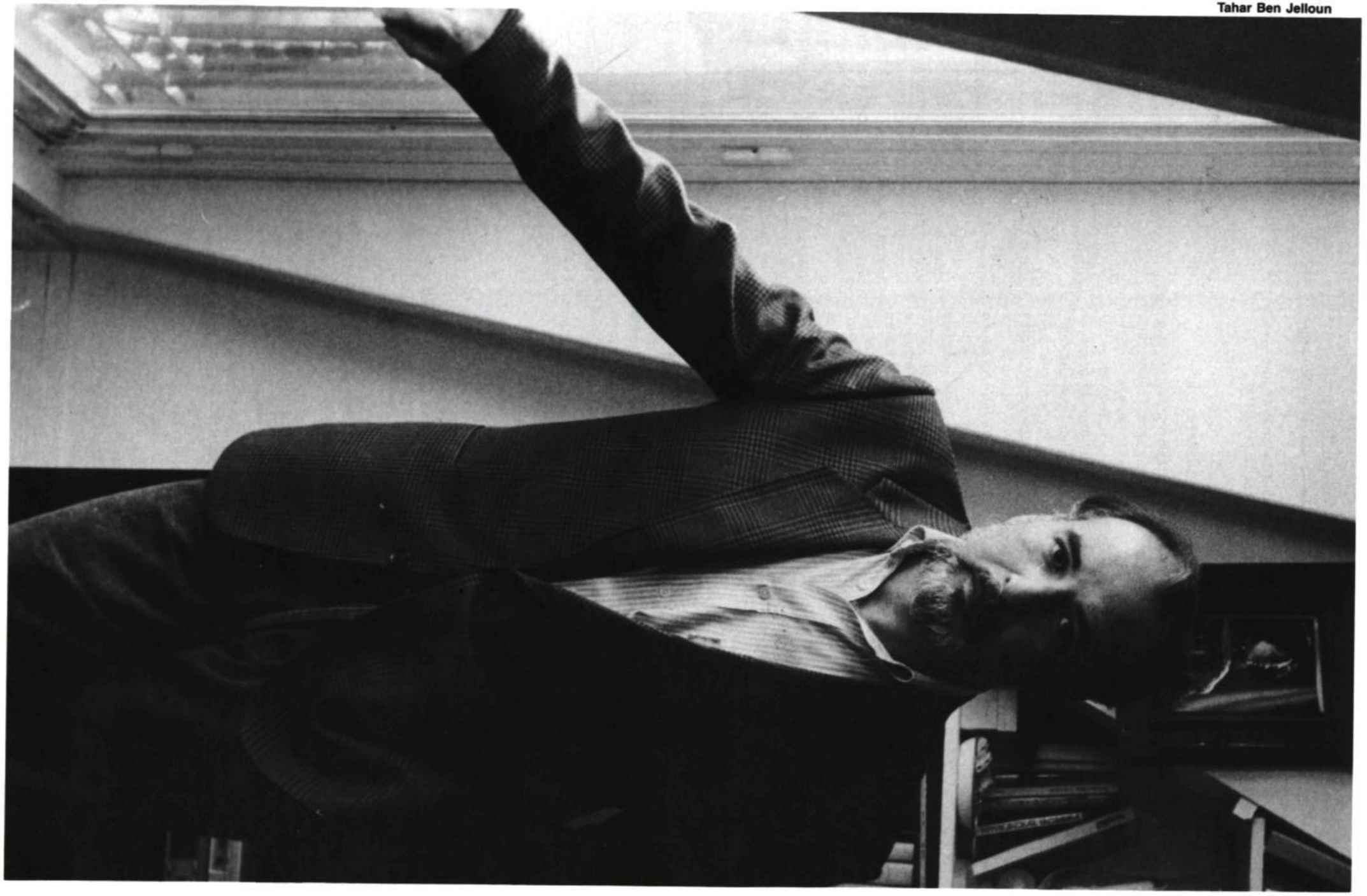
Rassurée, je me permets de remonter loin dans le temps, en 1970 très exactement alors que parallèlement à l'enseignement de la philosophie, Ben Jelloun publie au Maroc un premier recueil de poèmes. Des poèmes « engagés », qui dénoncent la misère et l'exploitation. « C'était peut-être un peu naïf de ma part, mais je voulais témoigner sur mon pays, ma culture, avant qu'il ne soit trop tard », dit-il.

Mais Ben Jelloun ne veut pas rester prof de philo toute sa vie. Il quitte le Maroc pour poursuivre ses études (sociologie, psychologie, psychanalyse) en France. Un itinéraire classique pour les Maghrébins qui veulent s'instruire. Et c'est aussi l'occasion, pour quelqu'un qui écrit en français, d'être publié par un éditeur français.

Il s'engage dès lors dans une démarche morale et ne veut plus seulement témoigner, mais ameuter, ce qu'illustre bien ***La plus haute des solitudes***, paru en 1977, et qui parle du sort des immigrants maghrébins. « L'immigration a commencé à exister dans l'esprit des gens en 1973, au moment de la guerre israélo-arabe et des premières réactions de l'Occident contre les pays exportateurs de pétrole. À l'époque, il y a eu une série d'assassinats contre les Algériens à Marseille parce que l'État algérien ▸

photo : David Carr

Tahar Ben Jelloun



avait changé ses prix du pétrole. C'est comme ça que la France a découvert que des Arabes vivaient chez elle ! ***La plus haute des solitudes*** était une façon d'alerter l'opinion publique française — et internationale — sur la condition des travailleurs immigrés. Je trouvais inconcevable que des hommes soient expatriés et vivent dans des conditions inhumaines, indignes de ce qu'on appelle la civilisation. »

Ben Jelloun intervient beaucoup moins maintenant même si les problèmes sont les mêmes. La population immigrée, me dira-t-il, a donné naissance à plusieurs enfants qui prennent aujourd'hui la parole et défendent très bien leur communauté.

L'effet Goncourt

Tahar Ben Jelloun a toujours joui de l'estime critique et, dans une moindre mesure toutefois avant le Goncourt, de celle du public qui a vite fait de l'écrivain le porte-parole de la culture maghrébine. Mais ***L'enfant de sable***, paru en 1985, marque le vrai tournant. « Il se trouve qu'avec ce livre, j'ai rejoint tout à coup un très grand public, ce qui m'a amené à réfléchir sur la littérature et son rôle. Le Goncourt a ensuite accentué cette réflexion. On ne s'adresse plus à 10 000 ou 20 000 personnes, mais à des centaines de milliers. Ça ne change pas mon style d'écriture ni mon besoin d'exigence, mais mon rapport avec ce travail, ce métier, est modifié. »

Le Goncourt, de fait, marque une étape importante pour Ben Jelloun. « Aucun écrivain ne peut rester insensible au phénomène que ce prix provoque, admet-il. Avec ***L'enfant de sable*** et ***La nuit sacrée***, j'ai rejoint deux millions de personnes. C'est colossal. Le plus important pour moi c'est que grâce au Goncourt, la littérature maghrébine a pénétré dans des foyers où elle n'avait auparavant jamais mis les pieds. J'ai rencontré des centaines et des milliers de lecteurs un peu partout dans le monde qui m'ont confié que ***La nuit sacrée*** était le premier livre qu'ils lisaient d'un Maghrébin. Très bien, maintenant il faut lire les autres ; moi je n'ai plus besoin de publicité. »

Mais Tahar Ben Jelloun ne tient pas forcément à être reconnu comme un écrivain maghrébin même si, autant dans ***La nuit sacrée*** et ***L'enfant de sable*** que dans ***La prière de l'absent***, la culture et la réalité de son pays sont présentes après avoir, il est vrai, « transité » par l'imaginaire assez délirant de l'écrivain. Il importe plutôt, croit-il, que les gens puissent trouver une autre littérature que celle, homogène, des best-sellers.

« Une pause dans un itinéraire... »

Ben Jelloun aura ensuite vécu l'angoisse de l'écrivain après le Goncourt. Mais l'indéniable avantage d'avoir ainsi acquis la reconnaissance fait qu'un récit comme ***Jour de silence à Tanger***, de prime abord peu commercial et plus difficile, austère pour tout dire, risque de mieux passer auprès de lecteurs conquis. « Ce texte très simple, au style dépouillé mais en même temps plus travaillé, est très différent de ce que je fais d'habitude mais il s'est imposé à moi. Il représente une rupture dans ma manière d'écrire, presque une pause dans un itinéraire. Mais il fait aussi état de mes préoccupations générales, globales, qui rejoignent toujours les mêmes thèmes fondamentaux : la solitude, le temps qui passe, la maladie, la vieillesse, l'espoir, les désillusions... C'est mon itinéraire, oui, enrichi par le symbolisme maghrébin. »

« Ces rappels du temps passé ressassés plusieurs fois l'ennuient, comme ce ciel blanc qu'il entrevoit ou ce vent qu'il entend souffler et faire claquer les portes. »

Jour de silence à Tanger, p. 13.

Jour de silence à Tanger s'attarde à un vieil homme malade reclus dans sa chambre. Tout le récit tient dans une seule journée de vent et de solitude alors que des souvenirs viennent et s'imposent : des visages, des voix... « Ce n'est pas une biographie de mon père, même si ce vieil homme lui ressemble et que le livre lui est dédié, ni même une autobiographie du rapport à mon père. J'ai inventé la mémoire de cet homme, j'ai inventé ses souvenirs. Mes thèmes de prédilection sont ici ramassés, en quelque sorte, dans un regard posé sur une seule personne. »

Ce récit est donc en effet fort éloigné de ***La nuit sacrée*** qui constitue une forme de suite à ***L'enfant de sable*** et voulait, dit Ben Jelloun, « témoigner de la condition de la femme sans que ce soit un exposé sociologique barbant ». La question, estime-t-il, n'est pas du tout réglée parce que des gens utilisent la religion à des fins politiques et stratégiques. « C'est toujours une catastrophe. La religion est faite pour la spiritualité et des idéaux supérieurs à cette espèce d'hystérie qu'on voit parfois dans les églises ou dans les rues. Et l'intégrisme qui se fonde sur la religion est une forme d'idéologie totalitaire proche d'une idéologie fasciste ; c'est une extrême-droite intolérante, fermée et autoritaire qui fait beaucoup de mal à l'Islam », s'enflamme-t-il.

Je serai donc parvenue à poser à peu près toutes les questions qu'il faut poser à celui qui est devenu le plus célèbre des écrivains du Maghreb. Il n'a pas fait de crise d'urticaire quand je lui ai parlé de ***Jour de silence à Tanger*** et n'a pas paru trop irrité de me voir m'incruster malgré le temps qui passe. Je pourrai même apprendre que Tahar Ben Jelloun prépare un recueil de nouvelles sur la Calabre et la Sicile « sous la forme d'un reportage *fictionnel* et littéraire qui est en fait le résultat d'une enquête approfondie sur ces pays du Sud ». Une autre rupture... En sortant du 27, rue Jacob, je jetterai un dernier regard sur les affiches de presse pareilles aux photos qui apparaissent sur les quatrièmes de couverture des livres de Ben Jelloun et le font paraître plus imposant qu'en vis-à-vis ; elles tapissent littéralement les murs intérieurs de l'édifice, et nous disent tous les changements qu'un Goncourt peut apporter dans la vie d'un éditeur, même si celui-ci les collectionne depuis belle lurette. ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

Tahar Ben Jelloun, outre quelques titres écrits en collaboration, a publié plusieurs livres : ***Harrouda***, Denoël, 1973 ; ***La réclusion solitaire***, Denoël, 1973 (« Points Roman », 1981) ; ***Les amandiers sont morts de leurs blessures*** suivi de ***Cicatrices du soleil*** et ***Le discours du chameau***, Maspero, 1976 (« Points Roman », 1985) ; ***La mémoire future, Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc***, Maspero, 1976 ; ***La plus haute des solitudes***, Seuil, 1977 (« Points Actuels », 1979) ; ***Moha le fou, Moha le sage***, Seuil, 1978 (« Points Roman », 1980) ; ***À l'insu du souvenir***, Maspero, 1980 ; ***La prière de l'absent***, Seuil, 1981 (« Points Roman », 1982) ; ***L'écrivain public***, Seuil, 1983 ; ***Hospitalité française***, Seuil, 1984 (« Points Actuels », 1985) ; ***La fiancée de l'eau*** suivi de ***Entretiens avec M. Saïd Hammadi, ouvrier algérien***, Actes Sud, 1984 ; ***L'enfant de sable***, Seuil, 1985 (« Points Roman », 1986) ; ***Marseille comme un matin d'insomnie***, Le temps parallèle, 1986 ; ***La nuit sacrée***, Seuil, 1987 (« Points Roman », 1988) ; ***L'enfant de sable*** et ***La nuit sacrée***, Seuil, 1987 (un seul volume relié) et ***Jour de silence à Tanger***, Seuil, 1989.